

Culture : l'amour et la haine.

Colloque Léo Lagrange Narbonne 16 juillet 2010.

Jean-Bernard Paturet.

Professeur des Universités Montpellier III.

Qu'est-ce que la culture ?

Sous la « brutalité philosophique » de la forme de la question qui peut apparaître comme une injonction à réponse de façon simple et unique, se cache en fait, une problématique complexe dont les « maîtres du soupçon » (Nietzsche, Marx, Freud) avaient déjà, en leur temps, soulevé le coin du voile et su vendre la mèche du mystère de toute culture et de la fonction qu'elle assure dans les groupes sociaux...

Nature et culture.

Quel peut donc être le sens de la culture ? La tradition philosophique oppose couramment « nature » et « culture ». La première est assimilée à « l'inné » comme semble le laisser entendre l'étymologie latine du mot « nature » : *nascor, natus* : naître, nation ; tandis que la seconde serait en relation étroite avec « l'acquis ». La culture passerait nécessairement par une transmission qui s'exercerait sur une « nature » donnée d'emblée avec la vie biologique. Grâce à l'éducation, la culture permettrait de développer des qualités potentielles et de les actualiser. Cicéron dans les *Tusculanes*, pense au rôle de l'éducation comme processus facilitateur de « raffinement » intellectuel réservé à une élite, ce qu'il nomme « culture de l'esprit »,

« *cultura animi* ». Hannah Arendt, dans son livre *La crise de la culture*, la définit ainsi : « la culture, mot et concept, est d'origine romaine. Le mot « culture » dérive de *colere* -cultiver, demeurer, prendre soin, entretenir, préserver- et renvoie primitivement au commerce de l'homme avec la nature, au sens de culture et d'entretien de la nature en vue de la rendre propre à l'habitation humaine. En tant que tel, il indique une attitude de tendre souci, et se tient, en contraste marqué, avec tous les efforts pour soumettre la nature à la domination de l'homme. C'est pourquoi il (le mot) ne s'applique pas seulement à l'agriculture mais peut aussi désigner le « culte » des dieux, le soin donné à ce qui leur appartient en propre ». Hannah Arendt met ainsi en exergue l'idée selon laquelle la culture relève du « prendre soin, du souci de la nature » et non de sa domination. La culture serait alors la manière humaine et peut-être humanisée d'habiter le monde et non de s'en « rendre comme maître et possesseur » pour reprendre l'expression cartésienne.

Fonction de la culture :

Depuis le début de l'humanité, la culture a toujours été l'expression protéiforme d'une tentative permanente de sortir l'homme du monde naturel et de l'éloigner de l'animalité. Comme le montre par exemple le façonnage des corps : pratique de l'emballage des bébés, massage du visage à la naissance de l'enfant pour le rendre plus humain, Body Building et de nos jours, le corps technicisé qui devient un « cyborg », un « Homme machine » comme l'avait déjà rêvé le MaHaRal de Prague, avec la création du Golem ou plus tard, La Mettrie avec précisément *L'Homme-Machine...*

Kant, dans ses *Conjectures sur les débuts de l'histoire humaine*, explique que la raison

a libéré l'homme de l'instinct (cette voix de Dieu à laquelle tous les animaux obéissent) et que, par conséquent l'homme s'est détaché de la nature : la nourriture devient art du goût, l'instinct sexuel se dégage de la reproduction et des rythmes périodiques pour devenir érotisme, l'homme ne colle plus à l'immédiateté et peut se projeter dans le temps (passé et futur) et se concevoir comme finalité de la nature. Il découvre en lui sa propre liberté.

La culture est, par ailleurs, la manière d'organiser le lien social. Elle a donc une fonction symbolique capitale. Rappelons que le symbole était un morceau de poterie cassé en deux qui servait de reconnaissance entre deux personnes étrangères. Le symbole est donc une partie d'un tout, il place chacun des partenaires dans le manque de l'objet complet. L'étymologie explique en ce sens que le grec « bolé » désigne une arme de trait, quelque chose que l'on jette (Heidegger écrira que l'homme est jeté dans le monde) et que « sun » signifie le lien, ce qui fait tenir ensemble. Le symbole est donc ce qui fait tenir ensemble le lien social. Francis Imbert parle des « enfants bolides » qui se conduisent comme si tout l'espace était à eux seuls sans lien avec autrui. L'urbanité, la politesse, la civilité permettent au contraire, l'entrée dans la fonction symbolique de la culture. D'ailleurs Montaigne ne s'y est pas trompé qui parle de la politesse comme « l'admirable science de l'entregent », pas plus qu'Érasme avec *De la civilité puérile* et encore moins Kant qui dans *l'Anthropologie du point de vue pragmatique* lorsqu'il écrit : « Les lois du raffinement humain ont beau paraître insignifiantes si on les compare avec la loi purement morale, tout ce qui favorise les rapports sociaux et ne consiste qu'en maxime pour plaire et manières de plaire, recouvre cependant la vertu d'un vêtement qui l'avantage et qu'il faut recommander, même du point de vue le plus sérieux »

Soupçons

Mais sous ce tégument de la culture ne se cache-t-il pas des forces secrètes, des puissances destructrices et des désirs de mort ? Machiavel avait défendu l'affirmation vigoureuse et joyeuse du primat du mouvement sur le repos, du cas extrême sur le cas normal, du politique sur le supra-politique, de l'action sur la contemplation, de l'audace sur la prudence, de la « vertu » sur la « fortuna » et *débusquer avec délice, la violence dissimulée à l'origine et au fondement des ordres pacifiques de la culture*. Nietzsche à son tour dénoncera avec virulence une chimérique conception de la culture. Dans *La généalogie de la morale*, en effet, il la critiquait comme processus de domestication qui tue la vie. « Si l'on admet comme vrai, ce qui aujourd'hui est tenu pour tel, que le sens de toute culture soit justement de domestiquer le « fauve » humain, pour en faire, par l'élevage, un animal apprivoisé et civilisé, on devrait sans doute considérer comme les véritables instruments de la culture, tous ces instincts de réaction et de ressentiment par quoi les races aristocratiques tout comme leur idéal, ont été, en fin de compte humiliées et domptées ». Pour Nietzsche, « l'histoire de la culture est réductible à l'histoire de la cruauté, qui apparaît comme la force élémentaire imposant à chaque état de la culture, sa configuration particulière. C'est en procédant à la « réduction généalogique » des comportements religieux et moraux que Nietzsche par cette méthode philosophique, en découvre le statut fondateur. Il inscrira le refoulement de la violence, de la sauvagerie et de la cruauté « comme l'un des soubassements les plus anciens et les plus essentiels de la culture », suivi sur ce point mais dans une perspective différente, par Freud.

Freud et la culture

En 1907, Freud publie l'article « Actions compulsives et exercices religieux ». Il

rappelle que beaucoup d'auteurs ont déjà fait le lien entre les actes compulsifs des névrosés et les pratiques rituelles et cérémonielles des croyants. L'analogie n'est pas superficielle car elle se fonde sur la clinique de personnes qui souffrent de pensées, de représentations obsessionnelles et d'impulsions compulsives. Freud les rassemble dans l'unité des « névroses obsessionnelles » pour en conclure que ces dernières fournissent « ainsi la caricature mi-comique mi-tragique d'une religion privée ». Il explique ensuite comment ces actions compulsives sont en lien étroit avec une conscience de culpabilité dont la personne ne sait rien. Et l'auteur de formuler ce magnifique oxymore : « une conscience de culpabilité inconsciente ».

La source de cette culpabilité se repère dans des processus psychiques précoces qui se trouvent ravivés dans la tentation d'occasions récentes. De cette conscience de culpabilité naît une « angoisse d'attente » d'un malheur comme sanction à la faute. Les actions compulsives se donnent donc comme des protections contre les situations tentatrices. Freud explique que « le cérémonial du mariage à l'église signifie pour l'homme pieux, la permission de la jouissance sexuelle qui, sans cela, est un péché ». La religion semble donc avoir pour fondement « la répression et le renoncement à certaines pulsions ». Freud se risquera à en tirer la conclusion logique : « D'après ces concordances et ces analogies, on pourrait se risquer à concevoir la névrose obsessionnelle comme le pendant pathologique de la formation religieuse, à caractériser la névrose comme une religiosité et la religion comme une névrose obsessionnelle universelle » Leur point commun est le renoncement à la mise en œuvre des pulsions. Dans la religion, une partie du refoulement est pris en charge qui conduit la personne à offrir sa jouissance pulsionnelle « en sacrifice à la divinité ».

L'année suivante, Freud publie son livre *Morale sexuelle civilisée et maladie nerveuse des temps modernes*, il entend lier d'emblée la morale à sa fonction de limitation de la sexualité dont la conséquence se répercute sur le psychisme humain et devient cause de névroses. On pourrait rapidement repartir du point d'interrogation du travail

clinique de Freud : l'hystérie c'est-à-dire la violence d'un corps débordé par le sexe, par la décharge sensorielle et par l'énergie pulsionnelle. Autrefois imputée au diable avec risque d'être condamné au bûcher par un tribunal inquisitorial ou à l'enfermement définitif, l'hystérique est la scène d'un corps malade de sa mémoire : « les hystériques souffrent de réminiscences. »

« Il est aisé de supposer que lorsque règne une morale sexuelle civilisée, les individus sont entravés dans leur santé et leur aptitude à vivre et qu'en fin de compte, le préjudice que porte à ces individus les sacrifices qui leur sont imposés, atteint un degré tel, qu'il menace indirectement leur but culturel. » Et Freud se prend à imaginer un Conte gigantesque, une Geste de la culture, une Épopée de l'Histoire humaine : « En nous référant à l'histoire de l'évolution de la pulsion sexuelle nous pourrions donc distinguer trois stades de civilisation : un premier stade dans lequel l'activité de la pulsion sexuelle, hors même des buts de la reproduction, est libre ; un deuxième stade où tout est réprimé dans la pulsion sexuelle, à l'exception de ce qui sert à la reproduction et un troisième stade où la reproduction légitime est le seul but autorisé. Ce troisième stade correspond à notre morale sexuelle civilisée d'à présent. » Cette Geste freudienne sera reprise amplifiée et modifiée par l'auteur tout au long de son œuvre et plus particulièrement dans *Vue d'ensemble des névroses de transfert*. Freud rêve peut-être d'un retour possible à ce premier stade de bonheur et de liberté sexuelle. Rêve qui alimentera la pensée de Reich qui espérait qu'une société plus juste où la répression sexuelle serait abolie, pourrait éradiquer la faute et libérer l'homme de son exploitation par l'homme

Freud abandonne rapidement cette idée d'une sexualité harmonieuse lorsqu'il en vient à s'interroger sur le rapport « homme singulier et société/communauté » et qu'il tente de répondre à cette question : comment concilier les exigences égoïstes de l'individu et celles du renoncement imposé par la civilisation, avec le maintien des capacités de

bonheur. L'antinomie fondamentale entre les pulsions sexuelles et agressives avec le processus de civilisation sera un thème récurrent dans l'histoire de la pensée freudienne. *Totem et Tabou* sera dès 1912 un des livres majeurs de cette réflexion.

Totem et Tabou.

Freud présentera en effet ce texte qu'il rédige entre 1912 et 1913, à la fois comme une manière de comprendre ce processus de culpabilité et comme « une tentative d'appliquer à certains phénomènes obscurs de la psychologie collective, les points et les données de la psychanalyse. »

Dans *Totem et Tabou*, Freud s'intéresse à partir de considérations ethnologiques empruntées à Darwin, à la constitution d'une société originaire, inaugurée par le meurtre perpétré par les fils à l'encontre du père tout puissant et tout jouissant de la horde primitive. « Un jour, les frères expulsés se groupèrent, abattirent et consommèrent le père et mirent ainsi un terme à la horde paternelle. Réunis, ils osèrent et accomplirent ce qui serait resté impossible à l'individu. » Ils l'auraient ensuite consommé, mettant par conséquent, fin à la domination paternelle, à sa puissance tyrannique, à son pouvoir léonin en brisant du même coup la structure de la horde. Ils auraient de cette « manière » tenté de récupérer sa force en le consommant. Le repas totémique serait alors la commémoration de la première fête de l'humanité. Cependant, un tel crime, d'une part, produit nécessairement de la culpabilité et d'autre part rien ne garantit qu'un des frères ne tente à son tour et ne réussisse à prendre la place du père mort. C'est pourquoi, ils « inventèrent » le totem, figure animale ou végétale substitutive de celle du père. Le totem protégé par le tabou (interdit) ne peut donc ni être tué ni être consommé sauf à des moments rituels et collectifs. Le totem, ancêtre éponyme, donne son nom au clan et au groupe et son sens à l'histoire collective en la fondant sur un meurtre originaire. Le totem prend la

place du père et vient signifier qu'aucune communauté humaine ne peut exister sans régulation des relations de ses membres. D'où les deux interdits fondamentaux qui frappent les humains : l'interdit de l'inceste et l'interdit de meurtre. Pour le père de la psychanalyse la traversée du temps aurait, au moins partiellement, produit une pacification progressive de la horde jusqu'à la création de l'État et fondé le pacte humain et subjectif qui rend viable le lien social. « Nous sommes passés du temps primordial de la horde conduite par un tyran omnipotent, caractérisé par le refus d'amour et le maniement de la crainte, au temps de l'histoire rendue possible par cette première infraction à l'ordre que fut la décision unanime du meurtre. Nous sommes passés d'un monde de rapports de force à un monde de rapports d'alliance et de solidarité » écrit Enriquez. Les fils unis par la haine, en mangeant le cadavre du père, réalise « leur identification » avec lui. Ils s'approprient de cette façon, une part de sa force. Mais ces actes ne suffisent pas encore à l'émergence d'une communauté fraternelle. Pour l'heure, demeure une anarchie meurtrière et incontrôlée, une multitude féroce et barbare. Si l'acte meurtrier assouvit la haine des frères, il ratifie surtout l'impossibilité d'occuper la place du père : « le meurtre a pour cause le défaut d'une jouissance qui ne sera pas d'avantage accessible au fils, une fois le père éliminé. » Les fils, en effet, se retrouvent dans un terrible face à face, formant une communauté précaire où rivalité et agressivité ont le champ libre, où, désemparés, les frères se trouvent en proie au sentiment de culpabilité, livrés au remord du meurtre commis sur le père honni et cependant aimé et admiré. Ceci fera écrire à Paul-Laurent Assoun que « *l'amour social, loin d'être originaire, est l'effet d'un retournement de la relation de haine et lui fournit un débouché. Le lien social sert donc à érotiser l'agressivité, mais s'en nourrit souterrainement. On comprend aussi comment l'illusion d'être tous aimé du même amour par un père idéal, a fonction de dompter l'hostilité des fils et comment l'angoisse de la perte de l'idéal collectif réactive les sentiments de rivalité originaire* ».

Ainsi, la nécessité du vivre ensemble et l'obligation de résoudre la culpabilité commune

et consécutive au meurtre conduisent les hommes à ériger le *Totem* comme signe du lien commun et de la réconciliation entre eux et avec le père. Mais le *Totem* devient du même coup, le désaveu de l'acte meurtrier en même temps que le substitut du père. Ce processus « primitif » de socialisation instaure l'état de culture à la place de celui de nature, il établit la loi en lieu et place de la coercition et de la sauvagerie. « Le passage d'une égalité de la haine à une sorte de démocratie par l'amour » repose comme dit Freud sur « un contrat avec le père » et sur un pacte fraternel. L'humanité est reliée autour d'un meurtre mythique, point vide, lieu de l'indicible que recouvre l'objet symbolique, le *Totem*.

L'amour et la haine

La psychanalyse freudienne conçoit ainsi une expérience du mal et de la haine au fondement de la culture. Aucune partie de la théorie freudienne n'a été aussi violemment rejetée que cet héritage archaïque, cette reconstruction (fictive) de la préhistoire de l'humanité depuis la horde primitive jusqu'à la civilisation. Les difficultés de la vérification scientifique et même de la cohérence logique sont évidentes et peut-être insurmontables.

La culture serait ainsi construite sur le déni permanent de sa propre origine c'est-à-dire comme dénégation d'un mal originaire. Loin d'être, au cours du temps, le déploiement d'un idéal premier (liberté, connaissance, conscience etc.), la culture apparaît comme le retournement d'un refoulement. Elle serait, par conséquent, le temps et l'espace privilégiés de la tentative de construction d'un lieu pacifié. Le retournement du « mal » dans la morale civilisée est pour Freud, un moteur essentiel : « Il est intéressant, écrit-il, dans *Actuelles sur la guerre et la mort*, d'apprendre que souvent la préexistence chez l'enfant de fortes motions mauvaises, devient au premier chef la condition d'un retournement net de l'adulte vers le bien. [...] La plupart

des exaltés de la compassion, des philanthropes, des protecteurs d'animaux se sont développés à partir de petits sadiques et de bourreaux d'animaux. » Le bien se fonderait ainsi sur un mal refoulé.

Freud avait saisi que la souffrance de l'être social, se situe fondamentalement dans le renoncement aux satisfactions pulsionnelles imposé par la civilisation : « Il est impossible, dit Freud, de ne pas voir dans quelle mesure la culture est édiflée sur le renoncement pulsionnel, à quel point elle présuppose précisément la non-satisfaction (répression, refoulement et quoi d'autre encore ?) de puissantes pulsions. » On peut alors poser que la culture n'est pas cet espace de cohérence, d'harmonie et de consensus auquel semble rêver le monde contemporain, plongé dans l'illusion et le symptôme de l'idéologie communicationnelle.

Au point de vue freudien, la culture a comme fonction essentielle de maintenir le refoulement, de cacher la haine constitutive de la subjectivité humaine et ainsi de maintenir la vie. La culture voile, on l'a dit, la haine, mais en échange, elle exige le renoncement à la toute puissance et à « l'omnijouissance », sans cela, aucune vie sociale ne serait possible ; mais du même coup, le renoncement ne sera supportable que si la culture compense par d'autres satisfactions, la souffrance engendrée par ce nécessaire abandon à être le tout. Sinon la menace et le risque d'un « retour du refoulé » seront de plus en plus imminents dans le monde social.

Le sujet humain fasciné par le rêve régressif de retour à la jouissance narcissique, trouve dans la culture, au contraire, l'espace possible pour se projeter et aller de l'avant. En un mot, la culture serait ce qui permet à l'humain de sortir de son fantasme incestueux et d'orienter son désir vers autrui. En ce sens la culture est donc indispensable à l'intégration sociale et à l'ouverture sur le monde et à l'autre. Montaigne, dans le livre III des *Essais*, montrera comment le *commerce des hommes* est indispensable aux êtres humains. Il distinguera « trois commerces » : celui des

hommes qui fait le charme de la vie en société et pour lequel les interlocuteurs doivent savoir se mettre à la portée d'autrui ; celui des femmes qui expose au risque de la passion, à l'amour toujours dangereux et éphémère ; celui des livres « de tous le plus sûr et le plus à nous ».

La culture et la guerre

Freud, réfléchissant sur le conflit mondial, dans le texte précité, *Actuelles sur la guerre et la mort*, fait d'abord part de son étonnement. Beaucoup spéculaient sur l'impossibilité d'une guerre entre gens cultivés et nations civilisées précisément en raison de la culture. Rousseau, Kant et même Hegel, soit pour s'en féliciter, soit pour le déplorer, pensaient qu'une communauté de culture, des intérêts irrémédiablement imbriqués, tendaient à rendre impossible une guerre en Europe. La culture était considérée, en effet, comme un garant efficace contre la guerre et un rempart inexpugnable contre sa folie meurtrière. Entre peuples civilisés, de même race, la guerre se concevait comme irréalisable puisque savants de tous ordres, hommes de lettres etc. pouvaient reconnaître la qualité des inventions et des diverses productions scientifiques et artistiques des autres peuples, des autres nations et des autres cultures, et pratiquer avec eux des échanges, être accueillis chez eux, partager les richesses de leur culture propre tout en apportant, eux aussi, leur pierre à l'édifice des savoirs. La culture était ainsi pensée comme un référent éthique et politique.

De surcroît, les peuples européens étaient sensés être capables de distinguer et de ne plus identifier « l'étranger » à « l'ennemi ». Que l'on se fasse la guerre entre peuples primitifs, cela allait de soi puisque le mode de fonctionnement social en faisait des « sociétés pour la guerre ». L'effort de cohésion interne exigeait, chez eux, la

nécessité de considérer l'étranger comme un ennemi. Cette non distinction entre les deux (étranger et ennemi) était sans doute une manière binaire d'organiser l'indifférenciation chaotique originare avec une première unité, « nous et nos alliés » et une seconde unité « les étrangers et les ennemis ». Sur ce même modèle, poursuit Freud, fonctionne une logique identique dans les guerres entre « peuples primitifs » et « peuples civilisés ». Mais que des conflits éclatent entre les peuples civilisés eux-mêmes, cela dépasse l'entendement et dérouté l'intelligence, d'autant, dit Freud, que la violence des combats, augmentée par la puissance des armes et des techniques industrielles, n'enlève rien à la sauvagerie des rapports de guerre, bien au contraire.

Freud proposera alors une définition plus restreinte de la culture : « Il nous suffit donc de répéter que le mot « culture » désigne la somme totale des réalisations et dispositifs par lesquels notre vie s'éloigne de celle de nos ancêtres animaux et qui servent à deux fins : la protection de l'homme contre la nature et la réglementation des relations des hommes entre eux. »

Pour conclure

Renoncer aux objets archaïques perdus ou interdits (les dieux et les parents) et faire barrage au principe de plaisir qui poursuit inexorablement son fantasme de toute puissance et d'immortalité : telle serait le but de toute civilisation. « Devenir mature » en renonçant à l'illusion religieuse qui se rattache à l'état infantile de dépendance absolue et à la toute puissance paternelle, accepter un ordre de réalité anonyme et impersonnel : « l'ananké », « la nécessité », cette réalité sans nom et sans visage qui couronne la dissolution du complexe d'Œdipe, voilà le chemin proposé par Freud. Et, s'il eut un instant l'espoir que la science aurait pu conduire l'homme vers cette maturité, il en constate rapidement l'échec car la connaissance scientifique n'entraîne pas l'acquisition automatique de l'autonomie chez l'être humain. Même si,

pour Freud, la petite voix de l'intellect et de la rationalité comme un vibrant et térébrant appel, continue à tarauder et à interpeller l'être humain.

Nota bene : Jean-Bernard Paturet est l'auteur entre autres de *La psychanalyse « à coups de marteaux »* ERES, 2004, *De la responsabilité en éducation*, ERES, Réédition 2007, *Incroyables religions, Une lecture psychanalytique du phénomène religieux*, CERF, 2008, *Au-delà de Freud, Une culture de l'extermination*, CERF 2009.